

3
NOTICE

SUR

DUPUYTREN

PAR

M. MALGAIGNE



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

—
1856

NOTICE

TO THE PUBLIC

OF THE

REMARKS

ON THE

STATE

OF THE

REMARKS

NOTICE

SUR

DUPUYTREN ⁽¹⁾

DUPUYTREN (*Guillaume*), chirurgien célèbre du dix-neuvième siècle, né le 6 octobre 1777, à Pierre-Buffière, petite ville du Limousin, mort à Paris, le 8 février 1835. Sa première éducation fut fort négligée. Pour corriger ce caractère déjà égoïste et hautain, sa mère ne prêchait suffisamment ni de paroles ni d'exemple. Son père, avocat peu aisé, lui fit d'abord donner près de lui quelques leçons élémentaires, puis l'envoya continuer ses études au collège de Magnac-Laval. Une circonstance assez romanesque mit à sa portée une instruction bien supérieure. On raconte que déjà, à l'âge de trois ans, une dame, qui passait en poste par Pierre-Buffière, frappée de sa jolie figure, l'avait enlevé pour en faire son fils adoptif, et que le père, pour le ravoïr, avait été obligé de poursuivre la dame jusqu'à Toulouse. Neuf ans plus tard, un capitaine de cavalerie, nommé Keffer, l'avisait pareillement jouant dans la rue. Séduit d'abord par sa physionomie, puis par l'intelligence de ses réponses, le capitaine proposa de se charger de son éducation, s'il voulait le suivre à Paris; et quelques jours après, il le plaça au collège de La Marche, dont son frère était principal. Là, s'il ne démentit point ce que promettait sa vive et prompt intelligence, il montra aussi tous les défauts d'un enfant mal élevé, dissipé, rebelle à la discipline; et ses études de latinité s'en ressentirent. La philosophie lui sourit davantage; et il y remporta plusieurs prix.

En 1793, ses classes finies, il quitta Paris, à pied, le sac sur le dos, emportant juste de quoi vivre pendant le voyage, pour rejoindre sa famille fixée à Limoges. Il s'agissait de choisir une profession; il eut l'idée de se faire soldat: son père s'y opposa, et, le trouvant indélicat pour toute autre carrière, trancha la difficulté en lui disant: Tu seras chirurgien. On le renvoya donc à Paris, où quelque ombre des anciennes écoles

de chirurgie existait encore. Sa famille ne s'était pas mise en grands frais pour lui; car nous le voyons reprendre au collège de La Marche sa petite chambre d'écolier; probablement aussi il usait de la maigre pitance que l'on accordait quelquefois aux anciens boursiers. Il étudia concurremment l'anatomie sous Boyer, à La Charité, et la chimie sous Vauquelin et Bouillon-Lagrange; insoucieux du présent, confiant dans l'avenir, et affectant déjà de répéter le mot de César: « Mieux vaut être le premier dans un village que le second à Rome. » Il avait aussi fréquemment à la bouche cette autre sentence, que « rien n'est tant à redouter pour un homme que la médiocrité ». Plus tard, il a remarqué lui-même que tous les travaux d'un homme ne sont fréquemment que la conséquence d'une idée première fortement conçue; on peut dire que cette ardeur de supériorité et de supériorité explique essentiellement la vie de Dupuytren.

Le 14 frimaire an III, furent créées les Écoles de santé; et le 1^{er} ventôse suivant (février 1795), s'ouvrit un concours pour six places de prosecuteurs. Dupuytren se présenta et fut nommé, mais au quatrième rang, et avec une note peu flatteuse, qui lui prescrivait de « doubler d'efforts pour parvenir à remplir dignement cette place ». Souvenons-nous qu'il n'avait pas dix-huit ans.

Les prosecuteurs avaient un traitement de 2,000 francs; et quelques mois plus tard, l'école attribuait à chacun d'eux un logement de deux pièces, à quatre croisées, sans cheminée, au troisième étage de l'ancien cloître des Cordeillers. Sa position paraissait donc très-florissante: sa famille en jugea ainsi, et l'abandonna à ses propres ressources. Mais les appointements étaient payés en assignats, dont la valeur allait haussant de jour en jour. Au bout de quelques mois, ce traitement insuffisant fut porté à 3,000 francs; au mois de novembre, il fut payé sur le pied de 90,000 francs. Les assignats baissaient toujours; et le bois et le pain étant hors de prix, ces richesses fa-

(1) L'article DUPUYTREN de la *Nouvelle Biographie générale* de MM. Firmin Didot est un extrait de cette notice.

buleuses ne lui apportaient qu'un surcroît de misère. L'un de ses collègues donna sa démission, parce qu'il ne lui était pas possible de subsister à Paris. L'hiver suivant, on vit même un des professeurs de l'école, Richard, réduit à demander au gouvernement une distribution de bois et de chandelle pour achever la rédaction de son *Traité de botanique*. Enfin la détresse fut si grande, que Dupuytren prit le parti désespéré d'écrire à sa famille pour obtenir un secours indispensable de dix écus. Sa mère se chargea de la réponse; c'était un refus sec et froid, appuyé de ce motif péremptoire, que *dix écus ne se trouvent point dans le pas d'une vache*. Tout était cruel dans ce refus, le fond et la forme; Dupuytren ne l'oublia jamais. Du reste, sa fierté n'en fut point abattue. Pendant six semaines il vécut de pain et de fromage; et l'on raconte qu'un jour Saint-Simon, le futur inventeur d'une religion nouvelle, l'ayant surpris dans sa mansarde travaillant au lit, faute de bois, et ayant laissé en se retirant un rouleau de deux cents francs sur le poêle vide, Dupuytren s'habilla en hâte pour courir après son visiteur, et lui dire : « Voici ce que vous avez oublié chez moi. »

Cependant la note sévère de ses premiers juges était un puissant aiguillon pour son orgueil; et du dernier rang des prosecteurs il était bien décidé à remonter au premier. Il s'attacha donc entièrement à ses fonctions, évitant ce qui pouvait l'en détourner. Peu après sa promotion, avait été fondée la Société médicale d'émulation; en l'an v (1797) on le trouve inscrit parmi les membres sous le nom défiguré de *Dupuitrin*; mais il ne contribua en rien à ses travaux, et dès l'an vi, il avait cessé d'en faire partie. En l'an v, il était attaché au service de Boyer à la Charité; et il se rappelaît y avoir pansé les blessés du 13 vendémiaire. Il passa ensuite à la clinique interne; et, pendant les deux années suivantes, il fut chargé par Corvisart et Leroux du service des autopsies. A peine avait-il terminé sa troisième année de prosectorat, qu'une double occasion lui fut donnée de reconnaître combien il avait gagné et dans l'estime de ses condisciples et dans celle de ses maîtres. Sa vingtième année était sonnée; la conscription le réclamait; l'École, par une délibération spéciale du 29 ventôse an vii, réclama une exception en sa faveur et l'obtint. Quelques semaines après, la mort de Fragonard laissa vacante la place de chef des travaux anatomiques. Cette place fut mise au concours; sept candidats s'étaient présentés; cinq se retirèrent, laissant en présence M. Duméril et Dupuytren. Ils étaient liés d'amitié; et ce concours en fournissait une belle et noble preuve. Après les trois premières épreuves subies, il en restait une quatrième, consistant dans la présentation de pièces anatomiques préparées même avant le concours. Dupuytren n'en avait point; M. Duméril refusa de montrer les siennes. Le jury n'accepta pas ce refus; et M. Duméril fut nommé. Comme ils

étaient tous deux moins pourvus d'argent que de science, ils étaient convenus que le vainqueur partagerait ses appointements avec le vaincu; la convention fut loyalement exécutée.

En l'an viii, Leclerc, professeur-adjoint d'anatomie et ami de Corvisart, associa le jeune prosecteur à ses travaux; ils firent ensemble des recherches délicates d'anatomie normale, et quelques vivisections, entre autres l'extirpation de la rate. Alors enfin, sûr de lui-même, à la rentrée de l'an ix (septembre 1800), il ouvrit un cours d'anatomie : il avait juste vingt-trois ans. A cette époque, Bichat tenait le sceptre de l'enseignement libre; et la lutte était bien difficile. On dit aussi que Dupuytren, à ses débuts, avait le débit monotone, et peu d'ordre dans l'exposition de ses idées; il devait même manquer de clarté, si l'on en juge par une sorte de prospectus de son cours qu'il publia dans le journal de Corvisart. Toutefois ses connaissances approfondies, son habileté à manier le scalpel, lui procurèrent un assez bon nombre d'auditeurs; et le succès fut même assez grand pour que dans ce même hiver, la chaire d'anatomie étant devenue vacante, l'École le plaçât le troisième sur la liste de présentation, après M. Duméril et Bichat. M. Duméril fut nommé, laissant libre la place de chef des travaux anatomiques. Le 19 ventôse, Chaussier proposa de la donner à Dupuytren sans concours, et cette proposition fut adoptée à l'unanimité.

Maître de cette position indépendante, il ne tarda pas à apporter dans le service des dissections une discipline et une activité jusque alors inconnues. Son prédécesseur avait été chargé par l'école de faire préparer une série de pièces destinées à exposer le système vasculaire sanguin; en quinze mois, Dupuytren déposa dans les cabinets de l'École quarante pièces anatomiques, relatives à toutes les parties des systèmes artériel et veineux. Il poursuivait des recherches d'anatomie normale sur les trompes, les canaux déférents, la rate, etc.; il étudiait le mode de développement du bassin dans les deux sexes jusqu'à la puberté; il multipliait les vivisections, recherchant les effets de la section du grand sympathique en diverses régions, de la ligature du canal thoracique, etc. Mais surtout deux grands desseins le préoccupaient particulièrement.

Malgré le succès de son premier cours, il sentait toute la supériorité de Bichat; l'un de ses contemporains a dit que c'étaient là pour lui les lauriers de Miltiade troublant le sommeil de Thémistocle; et l'on raconte même qu'à la mort de Bichat, il s'écria : Je respire enfin! En 1801, Bichat avait publié son *Anatomie générale*; Dupuytren, chargé d'en faire l'analyse dans le journal de Corvisart, tout en protestant de son estime pour l'ouvrage, s'était abstenu à dessein, disait-il, de tout éloge et de toute critique. Il n'osa pas se me-

surer seul contre ce redoutable champion; et soit pour assurer le succès, soit pour partager la défaite, il s'associa à Chaussier pour un cours particulier d'anatomie et de physiologie. Le seul résultat scientifique de cette association singulière fut la découverte des canaux du diploë, que plus tard Dupuytren, ennemi du partage, s'attribua tout entière. Ce n'était pas tout. A peine débarrassé de l'*Anatomie générale*, Bichat, avec cette fougue qui fut l'un des caractères de son génie, s'était précipité vers un autre ordre de recherches, et, après avoir ouvert en quelques mois plus de six cents cadavres, venait de poser, dans un cours pour ainsi dire improvisé, les bases de l'anatomie pathologique. Dupuytren voulut le suivre sur ce nouveau terrain; il chargea les aides d'anatomie de recueillir jour par jour, sur tous les cadavres disséqués à l'École, toutes les lésions organiques; et au bout de l'année, il comptait, disait-il, mille autopsies, à l'aide desquelles il avait cherché à déterminer la proportion des organes lésés, la nature de ces lésions, leur simultanéité dans diverses parties, leurs rapports avec l'aspect extérieur, la fréquence relative des causes de mort, enfin le nombre et la nature des lésions observées dans chaque saison de l'année et comparativement dans les deux sexes et aux divers âges. C'était un travail immense, qu'il se proposait de continuer, et dont il voulait faire la base d'un traité d'anatomie pathologique; en le présentant à l'école il n'eut qu'un tort, celui de prétendre que l'idée était nouvelle, et de ne pas seulement prononcer le nom du puissant rival dont la mort venait pourtant de le débarrasser. Ce silence était une tactique. Roux ayant imprimé, vers le même temps, un mémoire sur les polypes utérins dont il rapportait le mérite à son maître, deux mois plus tard, Dupuytren fit publier par Bayle un travail sur le même sujet, beaucoup moins complet assurément, et dans lequel on glissait une petite critique du mémoire de Roux et de Bichat, sans nommer ni l'un ni l'autre. Il venait à la vérité de soutenir une vive lutte contre Roux dans un concours pour une place de chirurgien de 2^e classe à l'Hôtel-Dieu; mais enfin il en était sorti vainqueur, et un peu de justice n'aurait pas déparé son triomphe.

Mais Dupuytren ne s'arrêtait pas à ces petites choses. Bichat disparu, il rompit son association avec Chaussier, et reprit seul, pendant l'hiver de l'an xi, des cours d'anatomie et de physiologie; puis, l'été suivant, il institua à son tour un cours d'anatomie pathologique. Certes il avait déjà fait beaucoup pour cette science; les dissections accumulées par ses prosecuteurs et ses aides remplissaient des registres énormes; où Bayle puisait en grande partie les matériaux de ses mémoires sur le squirre de l'estomac; sur les ulcères de la matrice; sur les tubercules; sur l'induration blanche, etc. En 1803, il avait donné une nouvelle impulsion à ces re-

cherches par la création de la *Société anatomique*; mais ses prétentions dépassaient encore ses travaux. Ainsi, il exigeait que Bayle rappelât, dans chacun de ses mémoires, que la direction lui venait de Dupuytren; il écrivait superbement qu'il avait autorisé Bayle à les publier, en attendant qu'il lui plût à lui-même de traiter ces mêmes objets d'une manière plus approfondie. Pour mieux effacer les traces antérieures de Bichat, il reproduisait dans ses leçons le plan et les principes de Bichat, qu'il se laissait attribuer; bien plus, il essaya de s'assurer une priorité impossible, en reculant quelque peu la date de ses propres travaux. Laënnec avait lu à la société de l'École de médecine une note dans laquelle, après avoir développé sa belle division des tissus accidentels en *analogues* et *hétérologues*, il s'applaudissait de voir Dupuytren arrivé au même ordre d'idées; et en même temps il faisait remonter à Bichat la constitution scientifique de l'anatomie pathologique. On ne saurait dire ce qui fut le plus sensible à Dupuytren, de cette rivalité nouvelle et déjà si fière, ou de la justice rendue à l'illustre mort dont le nom seul lui faisait ombre. Il s'écria que cet hommage à Bichat était évidemment dicté par l'envie de nuire, et déclara qu'il saurait beaucoup mieux le louer lui-même sur les choses qu'il avait vraiment faites. A l'en croire, c'était Corvisart qui, l'un des premiers, avait inspiré en France le goût de l'anatomie pathologique; et tout naturellement, se rattachant à Corvisart, il faisait remonter la première idée de ses recherches à l'an vii, et prétendait avoir ouvert son premier cours en l'an x. Laënnec lui donna une leçon sévère; il rétablit les faits altérés, les dates falsifiées, ne permit pas qu'on diminuât l'œuvre de Bichat, et rappela même que la méthode suivie par Dupuytren dans son premier cours, méthode adoptée pour un ouvrage concerté entre Bayle, Laënnec et Dupuytren, était à très-peu de chose près celle de Bichat. Les éditeurs du journal, parmi lesquels était Corvisart, déclarèrent qu'ils ne voulaient pas prendre de parti dans cette polémique; mais l'opinion donna gain de cause à Laënnec. De là naquit entre lui et Dupuytren une antipathie qui ne se démentit jamais; et en janvier 1807, Laënnec étant entré comme rédacteur ordinaire dans le journal de Corvisart, Dupuytren n'y inséra plus une seule ligne.

Du reste, là s'éteignit ce grand zèle qu'il avait montré pour l'anatomie pathologique. Il n'avait pas publié grand chose par lui-même; de courtes notes sur l'analyse chimique du vaccin; sur l'analyse chimique du liquide d'une hydarthrose; sur des kystes développés dans l'oreille droite du cœur; trois rapports à la Société de l'École de médecine sur des fœtus monstrueux; et enfin, une note sur les luxations des vertèbres, communiquée à la Société anatomique, ne lui composaient pas un bien

imposant bagage. Il s'était engagé, en l'an xi, à ajouter des notes à une traduction de Morgagni que devait publier Capelle de Bordeaux; ni la traduction ni les notes ne virent le jour. Ses mémoires, ses tableaux présentés à la Société de l'École, restèrent pareillement inédits et perdus. Il avait travaillé à un *Traité d'anatomie pathologique* en 2 vol. in-8°; lors de sa discussion avec Laënnec, il annonçait que ce traité allait paraître, et serait suivi de fascicules in-4° avec planches en nombre indéterminé; jamais on n'en vit une feuille. A partir de ce moment, il cessa de suivre régulièrement les séances de la Société anatomique; en 1806, il l'abandonna tout à fait. Il continua cependant quelque temps encore ses cours d'anatomie pathologique; en 1807, Marandel soutint une thèse sur les *irritations*, extraite des leçons de Dupuytren; mais ce fut tout; et il se détourna de l'anatomie pathologique dès qu'il s'y vit rabaisé à un rôle secondaire.

C'est vers ce temps qu'il faudrait placer une des légendes dont on a embelli son histoire. On dit que l'École de Montpellier l'ayant demandé à Thouret pour remplir une chaire d'anatomie, Thouret répondit : Montpellier n'est pas assez riche pour payer un tel homme! Cela est hors de toute vraisemblance. La principale chaire d'anatomie de Montpellier fut occupée par Dumas depuis la création de l'École jusque bien après la mort de Thouret. En l'an vin, Vigarous fut nommé deuxième professeur; Dupuytren n'avait pas encore fait un seul cours. En l'an xii, Vigarous quitta la chaire qui resta supprimée. Laissons donc la légende, et revenons à l'histoire.

Un moment il parut se tourner vers la physiologie. Sans doute, ses expériences sur les animaux dataient de loin; mais elles étaient jusque là restées stériles. Des relations intimes, nouées avec Dupuy, lui ouvrirent l'École d'Alfort, et ils firent ensemble un grand nombre d'expériences. Le premier résultat fut un mémoire *Sur l'influence que les nerfs du poulmon exercent sur la respiration*, que Dupuytren alla lire à l'Institut, et qu'il publia dans la *Bibliothèque médicale*. Il en promettait plusieurs autres; nouvelle promesse qu'il ne tint jamais. Les circonstances allaient le porter vers une autre carrière, qui devait pour un temps concentrer toute son ambition, et à laquelle tout le reste fut sacrifié.

Nous l'avons vu, dès 1802, nommé chirurgien de seconde classe à l'hôtel-Dieu; mais ses fonctions étaient secondaires, comme son titre; Pelletan, chirurgien en chef, Giraud, chirurgien-adjoint, le laissaient à peu près en dehors du service. Aussi, malgré son ardeur d'être et de paraître, jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans, il semblait être resté étranger à la chirurgie; et quand il sortait de l'anatomie et de la physiologie, c'était pitié de voir cet esprit vigoureux s'égarer dans des études si futiles et si peu conformes à son génie. Tantôt, avec M. Thénard, il étudiait le mé-

phitisme des fosses d'aisances, ou le *diabète sucré*; tantôt, seul, il s'amusa à décrire un *nain de vingt-six mois*, un *enfant de conformation bizarre*, un *cas d'obésité extraordinaire*. Tout ce que j'ai trouvé qui ait trait à la pratique est une communication à la société anatomique, sur une *contraction spasmodique et douloureuse du sphincter de l'anus*, qui durait depuis deux ans et qui céda à l'usage de *douches ascendantes*; il n'y pas d'ailleurs d'autres détails.

Cependant en 1806, Giraud quitta Paris pour suivre Louis-Napoléon en Hollande; et bien qu'il eût désiré garder son titre, il n'y avait plus d'intermédiaire entre Pelletan et Dupuytren. Pelletan, aimant ses aises, faisait des absences pendant lesquelles Dupuytren restait seul chargé du service. Il agissait alors en maître, sauf à voir revenir Pelletan étonné, qui interrompait les traitements commencés, et blâmait les innovations dangereuses. Cela n'empêcha pas le jeune chirurgien, à peine Giraud parti, d'annoncer un cours de chirurgie et de clinique externe. Mais, hélas! le prétendu cours de clinique ne se faisait pas à l'Hôtel-Dieu: c'était dans un amphithéâtre de la rue des Cordiers, là même où il donnait ses leçons d'anatomie. Aussi ses premières années de service actif ont laissé peu de traces. Il faisait remonter à 1806 l'invention de son appareil pour les fractures du péroné; mais son observation la plus ancienne est du commencement de 1808, et l'on voit que, l'appareil ayant été appliqué d'abord, Pelletan le fit changer au huitième jour. Il avait aussi essayé en 1807 la guérison d'un anus contre-nature par la compression; Pelletan ne lui permit pas de continuer. Il lui laissa faire au contraire une opération bien autrement grave, l'extirpation d'un goître énorme, qui n'exigea pas moins d'une heure et demie, et à laquelle l'opérée succomba en trente-cinq heures. On peut d'ailleurs se faire une idée de sa pauvreté par ce seul fait: Lassus était mort le 17 mars 1807, laissant vacante une chaire de pathologie externe. Deux jours après, Dupuytren faisait lire par Lafargue à la Société de l'École de médecine deux observations de plaies de tête, tellement insignifiantes qu'elles n'eurent pas les honneurs de l'impression; et ce fut le seul titre nouveau dont il para sa candidature. Aussi Richerand fut-il nommé, sans combat, au premier tour de scrutin.

Mais, en 1808, Giraud restant près du roi de Hollande, Dupuytren fut nommé chirurgien-adjoint, et il eut alors ses coudées plus franches. Cette fois il suppléait de droit le chirurgien en chef dans ses absences; puis le paresseux Pelletan, trouvant la besogne lourde, imagina de se décharger sur son adjoint du service des femmes. Alors commença entre ces deux hommes une lutte sourde, mais incessante, et dans laquelle l'âge et le titre de Pelletan ne purent le préserver d'une défaite. Pelletan, chirurgien de la vieille

école, très-léger d'ailleurs et très-superficiel, se trouvait fréquemment en contradiction avec Dupuytren; et quand il avait, par hasard, surpris son adjoint en faute, prodigue de paroles inutiles et dangereuses, il triomphait de ces jeunes gens pleins d'une confiance démesurée en eux-mêmes, dont l'orgueil dédaignait la vieille expérience de leurs maîtres; ou bien il s'emportait contre leur présomption et leur indocilité; ou bien encore il s'apitoyait sur les victimes de la sottise et cruelle vanité qui les poussait à vouloir faire du nouveau. Bon homme au demeurant, sans méchanceté et sans fiel, et se figurant qu'il venait de donner une leçon de bienveillance. Mais ce n'était pas ainsi que l'entendait l'autre. Sobre de récriminations, il s'attacha d'abord à apporter dans le service autant de zèle et d'exactitude que Pelletan y mettait de négligence. Pelletan voulait être consulté pour chaque opération; il le fut, et bientôt plus souvent qu'il n'aurait désiré. En effet, lorsqu'il s'offrait une affection difficile à reconnaître, après l'avoir étudiée scrupuleusement pendant plusieurs jours, Dupuytren conviait Pelletan à l'aider de ses lumières; et quand celui-ci, ce qui ne manquait guère, avait porté au hasard quelque diagnostic aventureux, l'adjoint, affectant un air de déférence, en présence de tous les élèves, exposait les difficultés du cas, discutait l'avis de son chef, montrait qu'il s'était trompé, comment il avait dû se tromper, comment il aurait dû s'y prendre pour ne pas se tromper; et reprenant un à un tous les éléments du vrai diagnostic, il le faisait éclater avec une irrésistible évidence. D'autres fois, plus perfide encore, lorsque Pelletan, mal inspiré, concluait à une opération inopportune, Dupuytren lui tendait froidement le bistouri, et l'invitait à opérer lui-même. Bientôt les choses allèrent plus loin; Pelletan usant de son droit pour assister aux opérations de son subordonné, Dupuytren usa du sien pour suivre la visite de son chef. Souvent alors se répétait une scène curieuse; Pelletan, après avoir donné son avis, se tournait du côté de Dupuytren qui, froid et impassible, n'approuvant ni ne désapprouvant, devant tous les élèves dont les yeux cherchaient les siens, se composait une figure impénétrable. Pelletan ne tarda pas à reconnaître ce que signifiait cet implacable silence; et bientôt il arriva à douter de lui-même, n'osant plus ni parler ni agir. Il sentait l'autorité se retirer de lui pour aller à Dupuytren; quand celui-ci sortait, les élèves le suivaient pour avoir son dernier mot, et ce mot, il le prenait soin de le prononcer tout bas, en ajoutant un sourire d'indulgence. Pelletan a publié en 1810 trois volumes de clinique chirurgicale, où il semble qu'il soit perpétuellement sous la surveillance de Dupuytren; tantôt il épanche ses plaintes, tantôt il fait éclater ses colères; mais sur la fin il se montre tellement abattu que, rapportant l'histoire d'une opération

à laquelle Dupuytren ne l'avait point appelé, il se borne à dire piteusement qu'il ne sait pour quels motifs on se dispensa de sa présence.

C'était d'ailleurs un jeu périlleux pour Dupuytren lui-même, qui pouvait avoir besoin de Pelletan à la Faculté. Mais il n'avait pas encore appris à se dominer, et tout cédait à la passion du moment. Vers le même temps, en 1810, il se fit un ennemi de Boyer, dont il avait demandé et obtenu la fille. La rupture se fit d'une manière inusitée; il attendit le jour de la signature du contrat : la future parée, les parents assemblés, lui seul absent; et au message qu'on lui envoya, il répondit froidement, sans donner d'autre raison, qu'il ne voulait pas passer outre. Ses ennemis dirent qu'il s'était retiré devant l'exiguité de la dot; Boyer ne donnait à sa fille que 50,000 francs, et déjà Dupuytren en avait le double; mais alors il eût été inutile de laisser aller si loin les choses. Une explication plus naturelle et plus digne fut donnée par Dupuytren lui-même à quelques amis : M^{lle} Boyer lui montrait une grande froideur, et ne paraissait l'accepter que par obéissance. Il fit tout ce qu'il put pour rompre cette glace, et convaincu qu'il n'y réussirait pas, il prit généreusement sur lui l'odieuse de la rupture. La même année il épousa M^{lle} de Sainte-Olive, qui lui apporta 80,000 francs, mais sous la condition du régime dotal.

En 1811, mourut Sabatier, laissant vacante une des deux chaires de médecine opératoire; et cette fois la chaire devait être donnée au concours. Dupuytren s'y prépara avec ardeur; Sabatier était mort le 19 juillet; le 1^{er} août, Dupuytren lisait à la Société de la Faculté un mémoire *Sur quelques cas de courbures ou de fractures des os chez les enfants*. Il convenait lui-même que ce travail n'avait pas une grande portée; et, chose étrange, il n'en avait pas d'autre. Pour se créer cependant un titre plus sérieux, il mit sous presse un *Traité de Médecine opératoire*, auquel il travaillait jour et nuit; mais le concours le surprit lorsqu'il avait à peine achevé le premier volume. Ce concours offrit un caractère particulier, qui ne doit pas être passé sous silence. Huit candidats s'étaient d'abord présentés; mais Larrey, Rulhier, Guerbois et Delpech se retirèrent, et il ne resta en présence que Dupuytren, Roux, Marjolin et Tartra. Le jury était composé de sept juries, dont cinq chirurgiens, savoir, Pelletan, Percy, Dubois, Richerand et Pasquier; ce dernier seul pris en dehors de la Faculté. Les choses marchèrent régulièrement jusqu'à la remise des thèses; mais celles-ci, qui devaient être déposées le 21 janvier, ne le furent que le lendemain; encore le jury autorisa les concurrents à en faire distribuer de nouveaux exemplaires, « quelques-uns, dit le procès-verbal, exigeant de graves corrections typographiques ». Les révélations des contemporains ont suppléé aux réticences du procès-verbal. Dupuytren, mécontent de sa thèse, y

avait fait des corrections si considérables, que son imprimeur jugea impossible de les exécuter dans le temps voulu. On dit qu'alors, découragé, il résolut de se retirer du concours, et écrivit même une lettre en ce sens au doyen de la Faculté. Le libraire Crochard, qui devait publier sa *Médecine opératoire*, le fit revenir sur ce dessein désespéré; l'imprimeur, circonvenu, consentit à écrire qu'une forme d'imprimerie était tombée en pâte, accident de force majeure qui retardait nécessairement la remise de la thèse. Le doyen, fort embarrassé, finit par déclarer que si tous les ouvriers de l'imprimerie attestaient la chose, il accorderait un délai. Les ouvriers signèrent ce qu'on voulut, et le délai fut accordé. Mais à l'une des séances suivantes, Dubois fit défaut parmi les juges; deux jours après, ce fut Richerand; quelques jours plus tard, Percy trouva pareillement un prétexte pour se retirer; le jury, réduit à quatre membres, se compléta par l'adjonction de M. Duméril. Dupuytren réunit l'unanimité des suffrages; mais il fut remarqué que, parmi les cinq juges, il n'était resté que deux chirurgiens.

Ce n'était pas d'ailleurs que les épreuves lui eussent été défavorables; et sa thèse sur la lithotomie, longtemps regardée comme un chef-d'œuvre, offrait surtout un modèle d'anatomie chirurgicale dont rien jusque-là n'avait approché. Mais son caractère avait soulevé parmi ses futurs collègues des antipathies redoutables; et il faut bien ajouter qu'il s'occupait peu de reconnaître le zèle de ses amis. Une fois nommé, il laissa de côté le *Traité de Médecine opératoire*, sur lequel Crochard avait fondé de justes espérances; et Pelletan, sans lequel peut-être la majorité du jury lui eût échappé, eut bientôt des plaintes plus graves à faire entendre.

Dans les premiers temps qui suivirent le concours, une sorte de concorde s'était rétablie à l'hôtel-Dieu. Pelletan, qui ne pouvait plus traiter le nouveau professeur comme un jeune homme, le laissait librement agir, même dans la partie du service qu'il s'était réservée; c'est à la fin de 1812 que Dupuytren pratiqua la résection de la mâchoire; en 1813, il tenta la section de l'épéron dans l'anus contre-nature; au commencement de 1815 il appliqua son entérotomie pour la première fois; et toutes ces opérations furent faites sur des hommes. Pelletan y trouvait cet avantage, que partout où il fallait déployer une activité en dehors de ses habitudes et de son âge, Dupuytren était toujours prêt. Ainsi, le 30 mars 1814, au combat qui eut lieu sous Paris, Dupuytren se porta dès huit heures du matin avec l'élite des élèves de l'hôtel-Dieu au centre des lignes françaises, y resta toute la journée sous le feu de l'ennemi, et ne rentra à l'hôpital qu'à sept heures du soir.

Tout allait donc pour le mieux, lorsque survint une complication inattendue. Pelletan avait un fils, ex-chirurgien de la garde impériale, récemment

revenu de Russie, où il avait été prisonnier. Le 9 février 1815, Pelletan et Boyer, *désirant organiser* (ce furent leurs expressions) la clinique chirurgicale à l'hôtel-Dieu, demandèrent à la Faculté, aux termes des règlements laissés en oubli depuis près de vingt ans, la nomination d'un aide de clinique, et proposèrent pour cette place Gabriel Pelletan, qui fut nommé à l'unanimité. Or cette nomination était périlleuse à plus d'un titre. Le chirurgien-adjoint n'était rien dans la clinique, et un aide un peu actif pouvait singulièrement réduire sa position acquise; mais surtout le bruit trop vraisemblable courait que Pelletan, en bon père de famille, travaillait à assurer à son fils la survivance de chirurgien en chef. Devant un tel péril, toute autre considération disparut; la guerre recommença sans pitié, sans relâche; les élèves prirent parti pour les maîtres; mais la force était du côté de Dupuytren. Le 14 avril était entré à l'hôpital un homme affecté d'un ostéosarcome de la tête humérale. Pelletan avait d'abord reconnu la nature du mal; mais sur un bruit vague que Dupuytren avait parlé d'anévrisme, il hésita, et finit par se ranger à cette nouvelle idée. Des élèves envoyés, dit-on, par Dupuytren, circonvinrent le malade, lui dirent qu'on se trompait sur sa maladie, et le remplirent de trouble et d'effroi; Pelletan, troublé lui-même, prit le parti d'opérer sans retard, et ce qui était plus grave encore, en secret, sans témoins; au lieu d'un anévrisme, il trouva un ostéosarcome, et l'opéré lui mourut presque entre les mains. A ce malheur s'en joignit bientôt un autre; un soldat russe portait un anévrisme consécutif au pli de l'aîne, suite d'une blessure de l'artère crurale. Pelletan prit la tumeur pour un abcès, l'ouvrit largement; aussitôt inondé de sang, il perdit la tête, essaya de lier l'artère iliaque sans pouvoir y réussir, entassa dans la plaie charpie sur charpie; et le blessé mourut quelques heures après. Dupuytren était lié avec Wylie, médecin de l'empereur Alexandre; le fait éclata au dehors; une commission de chirurgiens russes fut chargée d'une enquête; et le 2 septembre, le ministre de l'intérieur invitait le conseil des hôpitaux à lui présenter une liste quintuple de candidats pour la place de chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu. Dupuytren fut mis le troisième, ayant avant lui Boyer et Dubois. Mais ceux-ci portaient la tache indélébile d'avoir été attachés à l'empereur, et Dupuytren fut nommé le 9 septembre. Dès lors Pelletan, sans hôpital, ne pouvait conserver la chaire de clinique; ils demandèrent à la Faculté l'échange de leurs chaires; et la permutation fut ratifiée le 5 octobre par la commission provisoire d'instruction publique.

Alors, enfin, Dupuytren eut ce qu'il ambitionnait, la puissance absolue à l'hôtel-Dieu, et il se promit bien de ne pas la partager. Il ne fut plus question de l'aide de clinique; Marjolin lui ayant été donné pour adjoint, le 5 juin 1816, quelques semaines suffirent pour faire comprendre à Mar-

jolin qu'il n'avait rien à prétendre à l'Hôtel-Dieu. Le service chirurgical comptait parfois jusqu'à trois cents malades : c'était un travail d'Hercule, qui allait peser sur lui seul ; il s'y dévoua sans réserve. Tous les jours, levé régulièrement à cinq heures, il accomplissait ses visites de six à neuf heures, faisait une leçon d'une heure à l'amphithéâtre, donnait ensuite des consultations aux malades du dehors, et quittait rarement l'hôpital avant onze heures. Enfin, le soir, il y faisait une seconde visite de six à sept heures ; et, jusqu'en 1825, à peine y manqua-t-il un seul jour, hormis les cas où la maladie le retenait lui-même. Ses idées mûrissaient avec son expérience, et ses essais devenaient plus féconds. Cependant, sauf quelques communications d'une importance secondaire à la Société de la Faculté, quelques leçons rédigées par ses élèves sur la grenouillette, sur le cal, etc., il ne se pressait pas de produire : en 1819 seulement, il lut à l'Institut une observation de ligature de l'iliaque externe, et il publia son grand *Mémoire sur la fracture du péroné*.

Il s'était jusques-là fort peu mêlé de politique. On dit que, sous l'Empire, bien qu'il eût été nommé en 1809 inspecteur général de l'Université, il avait montré quelques idées d'opposition et comme une tendance vers la république. Mais en 1815, lié avec Wylie, décoré par l'empereur Alexandre de l'ordre de Saint-Wladimir, par Louis XVIII du cordon de Saint-Michel, il s'était rallié au nouvel ordre de choses ; et lorsque le duc de Berry fut assassiné, il fut appelé l'un des premiers près du prince. Cette circonstance servit d'ailleurs davantage à son ambition qu'à sa renommée ; peut-être même celle-ci en reçut quelque échec. Le couteau, entré au-dessous du sein droit, avait pénétré jusqu'à l'oreillette droite, et une hémorragie interne déterminait des accidents de suffocation. Déjà Bougon avait sucé la plaie à plusieurs reprises, lorsque Dupuytren arriva, proposa d'élargir la plaie extérieure pour donner au sang une libre issue, et procéda lui-même à cette malencontreuse opération. Aussi les censures ne lui furent point épargnées. Quinze jours étaient à peine écoulés, que Larrey vint lire à la Société de la Faculté un *Mémoire* déjà ancien sur la nécessité de fermer les plaies de poitrine ; et la Société en publia un Extrait dans ses bulletins. L'année d'après, à la séance de rentrée de l'Académie de médecine, Richerand fit une allusion cruelle à cette *torture* inutilement infligée au malheureux prince ; en 1823, la section de chirurgie proposa un prix de 1,000 fr. pour la question des plaies pénétrantes de poitrine : et le concours n'ayant pas abouti, on insista pour le maintien de la question. L'intention était trop évidente : les amis de Dupuytren réclamèrent ; et deux fois les discussions devinrent si vives, que le président dut lever la séance. Mais à la troisième séance, au scrutin secret, dix-huit voix sur vingt-six décidèrent que la question serait

maintenue. Enfin, à la séance publique de la section, le 13 janvier 1825, l'impitoyable Richerand revint encore sur ce sujet ; et Larrey s'était même inscrit pour relire une dernière fois son vieux *Mémoire*, si le temps ne l'en eût empêché.

Dupuytren supporta tout sans répondre, mais non sans souffrir cruellement. Ce n'était pas seulement sa réputation qui était en jeu ; tout ce bruit avait des échos aux Tuileries : Louis XVIII l'avait bien nommé baron en août 1820, mais n'avait pas voulu l'attacher à sa personne. Peut-être une autre cause, bien futile en apparence, contribua-t-elle à ce résultat. Arrivé près de son neveu mourant, Louis XVIII, pour ne pas être compris du blessé, avait adressé à Dupuytren cette question en latin : *Superestne spes aliqua salutis* ? Dupuytren demeura court, et A. Dubois se chargea de la réponse. C'était une mauvaise recommandation près du roi lettré ; et Dupuytren attendit trois ans avant d'être nommé chirurgien consultant, en compagnie de Boyer et de Richerand.

Ailleurs aussi il avait d'autres déboires. Soit paresse d'écrire, soit crainte de la critique, il n'adressait guère, aux Sociétés dont il était membre, que des communications verbales, à l'appui desquelles il promettait des notes écrites qui ne venaient jamais. A la Faculté, il présentait des pièces d'anatomie pathologique qu'il faisait modeler en cire aux dépens du budget ; la Faculté, fatiguée, décida qu'aucune pièce ne serait modelée à l'avenir sans que l'histoire en eût été donnée par écrit ; il cessa aussitôt toute communication en ce genre. A la Société de la Faculté, il montrait des malades opérés ou à opérer, des instruments, des pièces anatomiques en nature. L'Académie royale de Médecine instituée, il continua d'abord le même système ; seulement l'esprit hostile qui dominait contre lui dans la section de chirurgie avait rendu ses communications plus rares. En 1824, deux puissants motifs le firent sortir de sa réserve ; Louis XVIII penchait vers sa fin, et Deschamps, à l'Institut, n'avait pas non plus longtemps à vivre. Il recommença donc ses présentations de malades et d'opérés ; il fit lire par Sanson deux observations de tumeurs extirpées ; et l'on sut qu'il préparait un *mémoire* sur la taille bilatérale. Le sujet était mal choisi ; Bécлар s'en était occupé avant lui ; et, le 15 juin, Bécлар annonça à l'Académie qu'il en ferait l'objet d'une lecture prochaine. Dupuytren crut faire un coup de maître en prenant les devants : il lut donc son *mémoire* le 15 juillet ; ce fut le signal des plus vives réclamations, auxquelles il n'osa répondre lui-même. Le 30 septembre, il voulut tâter de nouveau l'opinion, et envoya un de ses élèves lire à l'Académie une observation de taille par la méthode de M. Dupuytren. Au premier mot, la lecture fut interrompue ; et ne put être achevée que quand le jeune lecteur eût consenti à supprimer le nom de son maître. De ce jour, Du-

puytren ne reparut plus à la Section de chirurgie; il avait commencé à imprimer son *Mémoire sur la taille*, et il n'eut pas le courage de l'achever.

Cependant, Louis XVIII étant mort, Charles X, comme pour faire oublier à Dupuytren l'ingratitude de son prédécesseur, l'avait nommé aussitôt son premier chirurgien, et lui témoignait une bonté toute particulière. Deschamps, à l'Institut, avait été remplacé par Boyer; mais Percy, à son tour, venait de laisser une place vacante. Or, Dupuytren n'avait pas seulement à lutter contre ses compétiteurs; Geoffroy-Saint-Hilaire avait renouvelé une proposition déjà faite lors de l'élection de Boyer, et tendant à écarter de l'Institut les chirurgiens, suspects d'oublier trop facilement la science pour la pratique. Charles X prit parti pour son premier chirurgien, et le 4 avril, Dupuytren fut nommé par quarante-et-une voix sur cinquante-neuf votants. Il sembla d'abord qu'il eût à cœur de réfuter l'objection de Geoffroy-Saint-Hilaire. En quelques mois, il lut à l'Institut trois mémoires, sur les anévrysmes qui compliquent les fractures et les coups de feu, sur la ligature de la carotide, sur les anus contre-nature; et il y joignit un long rapport sur la fièvre jaune, lu en septembre et novembre 1825. Il y eut même alors un changement dans sa vie qui fit une assez grande sensation. Marjolin, depuis neuf ans son second à l'hôtel Dieu, avait enfin quitté la place en 1825; un autre second, Thévenot de Saint-Blaise, qu'une ordonnance spéciale de Louis XVIII lui avait imposé en 1824, n'avait pas pu s'y maintenir dix-huit mois; et en juin 1825, il les avait fait remplacer par deux de ses élèves, Breschet et Sanson. Quelques mois plus tard, il concéda à chacun d'eux un service particulier, séparé du sien. Était-ce fatigue et besoin de repos? ou bien, arrivé au comble de la fortune et des honneurs, voulait-il accorder dans sa vie une plus large part à la science? Cette dernière explication parut la plus vraisemblable, lorsqu'on vit paraître, en 1826, rédigé par ses élèves, une sorte de recueil trimestriel sous le titre de : *Répertoire général d'Anatomie et de Physiologie pathologiques et de clinique chirurgicale*. Outre ses leçons cliniques recueillies avec quelque étendue, il y publia lui-même les *Mémoires qu'il avait lus à l'Institut*; puis deux *Mémoires nouveaux sur le déplacement originel de la tête du fémur, et sur la dépression latérale des parois de la poitrine*. En 1829, il s'inscrivit parmi les rédacteurs du *Dictionnaire de Médecine et de Chirurgie pratiques*, pour lequel il écrivit les articles *Abcès* et *Anus*. Mais ce beau feu ne se soutint pas : après cet effort, il laissa de nouveau à ses élèves le soin de vulgariser ses idées.

On dit qu'alors d'autres désirs germaient dans cette âme inassouvie; la fortune politique de Cuvier troublait son sommeil, et la pairie était

un de ses rêves. La révolution de 1830 confondit ses espérances; mais elle lui fournit l'occasion de prouver qu'il n'était pas étranger à la véritable grandeur. Charles X était pauvre et prosaïque : Dupuytren lui écrivit une lettre ainsi rapportée par M. Cruveilhier : « Sire, grâce en partie à vos bienfaits, je possède trois millions : je vous en offre un; je destine le second à ma fille, et je réserve le troisième pour mes vieux jours. »

N'ayant plus rien à attendre de la cour, il se tourna alors du côté du peuple, et brigua la députation à Saint-Yrieix, ville de son département. Il comptait que sa renommée aurait tout pouvoir sur ses compatriotes : oubliant que dans sa grandeur il n'avait rien fait pour eux, pas même pratiqué cette hospitalité bienveillante qui s'acquiert à peu de frais des cœurs amis; et sa candidature échoua devant celle d'un médecin de campagne. Cet échec acheva de le désenchanter. Il se rejeta dans les travaux de son enseignement et de sa clientèle, sentant bien la fatigue, mais se promettant de se retirer à soixante ans. Il ne devait pas aller si loin. Le 15 novembre 1833, en se rendant à l'hôtel-Dieu, il éprouva sur le Pont-Neuf un léger étourdissement. Il ne s'arrêta pas pour si peu, et fit sa visite à l'ordinaire. Mais durant sa leçon à l'amphithéâtre, il sent tout à coup que sa bouche se dévie, que la joue droite est soulevée par l'air expiré; il veut fermer la paupière de ce côté; impossible, et l'œil reste à découvert. A ce signe, il reconnaît l'apoplexie; dans sa pensée, la paralysie va gagner les membres; n'importe, il achève sa leçon, soutenant de sa main la joue paralysée qui nuisait à l'articulation de la parole. C'était là un effort suprême; et lui-même comprit qu'il avait besoin de repos. Il partit donc pour l'Italie, où son voyage fut comme un long triomphe. Mais à peine arrivé à Rome, il se montrait impatient de revenir. Qui vous presse, lui disait-on? — Je songe à l'hôtel-Dieu. — Vous l'avez laissé en bonnes mains. — Sans doute; mais mon devoir! — Grand mot, par lequel peut-être il se trompait lui-même; mais ce qu'il craignait surtout, c'était que son amphithéâtre fût rempli pour les leçons d'un autre, et que l'on s'aperçût que l'hôtel-Dieu pouvait se passer de lui. Il revint donc, faible encore, et reprit ses leçons. A ses élèves, qui le pressaient de se reposer : le repos, c'est la mort, disait-il. Mais sa robuste constitution était épuisée : tandis qu'il siégeait comme juge dans un concours ouvert à la Faculté, il fut atteint d'une pleurésie latente : et bientôt des accès répétés de suffocation conduisirent à reconnaître un épanchement dans la plèvre. On lui proposa la ponction. Il accepta d'abord, et finit par refuser. « Que ferais-je de la vie? dit-il; la coupe en a été si amère pour moi! » Il se regarda donc mourir, conservant la plénitude de son intelligence jusqu'au dernier moment. La veille même de sa mort, il se fit lire son journal, « voulant,

disait-il, porter là-haut des nouvelles de ce monde. » Il expira le 8 février 1835, à trois heures et demie du matin. Selon le vœu qu'il avait manifesté, son corps fut ouvert, trente-deux heures après la mort, par les internes de l'hôtel-Dieu; on trouva l'épanchement thoracique reconnu pendant la vie, le cœur et les parois des artères hypertrophiés. La tête mesurait une circonférence de 58 centimètres; l'encéphale, du poids de 46 onces, offrait les traces de trois foyers apoplectiques, dont deux à droite et un à gauche. On remarqua que la moitié gauche du crâne était plus large et plus profonde en arrière, et que la moitié droite était au contraire un peu plus développée en avant; mais au total la moitié gauche était plus ample que la droite.

Il n'avait qu'une fille, à laquelle il laissa une fortune évaluée par les uns à sept millions, chiffre peu conciliable avec sa lettre à Charles X; d'autres la réduisent à quatre millions. Il en avait distrait toutefois 200,000 fr. pour la création d'une chaire d'anatomie pathologique à la Faculté de Paris, et 50,000 fr. pour l'érection d'une fontaine au nom de sa fille, à Pierre-Buffière, sa ville natale. M. Pigné, son neveu, eut ses livres; M. Marx ses manuscrits: bien peu de chose, car on ne retrouva même pas la fin du *Mémoire sur la taille bilatérale*, dont il avait arrêté l'impression à la dix-huitième page.

Dupuytren était d'une taille au-dessus de la moyenne. Il avait la figure grave et imposante; le front vaste, élevé, fortement bombé, les yeux noirs et pénétrants, le nez aquilin, les lèvres bien découpées, en parfaite harmonie avec le regard, soit pour exprimer le dédain le plus écrasant, soit pour animer la figure du plus séduisant sourire. Mais Dupuytren souriait rarement. Il était naturellement froid, sombre, concentré en lui-même. Par exemple, dans sa visite du matin, silencieuse et lente, il n'adressait quelques mots brefs aux élèves qu'à l'occasion de leur service, ne souffrait pas les questions, et au besoin fermait la bouche aux interrogations indiscrets. Fier et hautain, il aimait qu'on plût devant lui, même jusqu'à terre; et cependant, par un contraste étrange, il réservait son estime aux caractères indépendants, alors même qu'il les écartait de son entourage. De ses deux derniers adjoints à l'hôtel-Dieu, l'un, plus souple, cédait à tous ses caprices; l'autre, ferme et même un peu raide, avait conservé près de lui toute sa dignité. Il poussa l'un de toutes manières, et laissa l'autre se morfondre avec une chétive clientèle de deux à trois mille francs. Mais lorsqu'il sentit sa fin prochaine, Breschet ne fut pas même appelé près de son lit de mort, tandis qu'il avait choisi Sanson pour l'opérer au besoin, et qu'il le désigna dans son testament pour terminer l'une de ses œuvres.

Pour réaliser ces idées de suprématie qu'il nourrissait dès sa jeunesse, il sacrifia son repos, sa santé, quelquefois jusqu'à son orgueil.

En 1824, lorsqu'il touchait enfin à la place enviée de premier chirurgien du roi, pour s'assurer les bonnes grâces du premier médecin, à qui appartenait la présentation, il inséra dans le *Moniteur* un pompeux éloge d'une friste production échappée à la vieillesse de Portal, en signant en toutes lettres : *Baron Dupuytren*. On dit même qu'après la place conquise, pour maintenir sa position dans une cour dévote, il se trouva pris d'une dévotion subite, et qu'un jour il fallut lui rapporter son livre de messe, soigneusement oublié aux Tuileries. S'il s'épargnait si peu, il épargnait bien moins les autres. Vers 1814, il avait fait un voyage dans le Midi, accompagné d'un jeune médecin son élève et depuis son collègue. A son retour, le bruit courut qu'il avait trouvé les malades peu empressés, les consultations peu nombreuses. Il s'inquiète, il recherche, il découvre que ce bruit a été semé par un de ses ennemis. Il prend à part son jeune compagnon, et lui signifie que s'il n'oblige le calomniateur à se rétracter, il le tiendra pour complice. La rétractation fut obtenue, mais au prix d'un cartel; et Dupuytren ne trouva pas payée trop chèrement cette satisfaction à sa vanité.

Avec cet égoïsme féroce et cette susceptibilité jalouse pour tout ce qui pouvait toucher à sa renommée, toute supériorité naissante lui était importune; et ses élèves les plus distingués étaient aussi ceux dont il prenait le plus d'ombrage. M. Cruveilhier l'ayant consulté sur le choix de sa thèse, il lui avait indiqué l'anatomie pathologique. Le sujet, accepté avec enthousiasme et traité avec un rare talent, était devenu un ouvrage en deux volumes. Dupuytren, en dépit de la dédicace la plus flatteuse, se montra surpris et mécontent. Bien plus, l'auteur qui avait fait les frais de l'édition, désirait la vendre à un libraire; pendant un an Dupuytren arrêta le marché, en annonçant qu'il allait lui-même publier son traité promis depuis 1805. Plus tard aussi la fondation de la nouvelle Société anatomique par M. Cruveilhier causa à Dupuytren un dépit qu'il ne sut pas déguiser. La fidélité du disciple finit pourtant par désarmer ce terrible maître; il eut envers un autre des torts plus graves, qui amenèrent aussi une triste expiation. Lisfranc avait mis au jour divers procédés pour les amputations, qui avaient été accueillis avec faveur. Dans la deuxième édition de la *Médecine opératoire de Sabatier revue par Dupuytren*, en 1824, ces procédés furent à la fois défigurés et critiqués, et l'un d'eux même fut revendiqué au nom de Dupuytren. C'était peu: l'année d'après, comme Lisfranc demandait la place de chirurgien en chef de la Pitié, il apprit que Dupuytren mettait charitablement ses critiques sous les yeux des membres du conseil des hôpitaux, pour empêcher, disait-il, qu'une place aussi importante ne tombât entre des mains inhabiles. Lisfranc publia d'abord dans la *Revue Médicale* une réclamation très-vive, mettant en regard les textes altérés et

les textes rectifiés; puis il trouva de chauds amis qui se chargèrent d'éclairer le conseil, où il obtint la presque unanimité des suffrages. On sait quelle guerre acharnée Lisfranc déclara dès lors à son ancien maître, qu'il ne craignait pas d'appeler publiquement *le brigand de l'Hôtel-Dieu*. Richerand, pour des causes bien moindres, dans un discours public, s'était donné la joie, sous le nom transparent de Fimpernelle, de le traiter de *tartufe* et de *charlatan dangereux*. Percy, moins brutal, l'avait marqué comme d'un fer chaud de cette phrase brûlante : *le premier des chirurgiens et le dernier des hommes*. Par ses jalousies, par ses ombrages, par ses noirceurs, il avait fini par éloigner tous ses amis, tous ses collègues; et comme nul ne se fiait plus à lui, il en vint à son tour à se méfier de tous. Il vit partout des ennemis, et sous son toit domestique, et dans la foule qui se pressait à ses leçons, et dans les journaux qui les répétaient, et dans ceux qui ne les répétaient pas; et n'ayant personne à qui confier ni ses joies ni ses peines, il mena vraiment, au comble de la fortune et de la prospérité, la vie la plus misérable. La préoccupation de ses ennemis le suivait comme son ombre, et jusque dans les choses les plus futiles : la chasse eût été un de ses plaisirs; mais, comme on lui demandait pourquoi il ne s'y livrait pas : « Si je touchais seulement un fusil, disait-il, mes ennemis ne manqueraient pas de dire que je néglige tout pour la chasse. » Il ne lui suffisait pas d'être le plus célèbre des chirurgiens, il avait voulu aussi en être le plus riche. Sa clientèle lui rendait, dit-on, de cent à cent vingt mille francs par an; puis, en 1820, il avait sauvé Rothschild des suites d'un accident des plus graves, et le célèbre banquier n'avait pas été inutile à l'accroissement de sa fortune. Il était aussi par ce côté le premier des chirurgiens du continent; mais ayant eu le malheur d'aller à Londres, où A. Cooper lui fit une réception princière, il en revint abattu et presque consterné. La fortune d'A. Cooper était triple de la sienne; douze millions ! s'écriait-il amèrement, douze millions !

Sa fortune d'ailleurs lui servait peu pour lui-même : il était sobre et ménager; il affectait même parfois une simplicité outrée. Ainsi, tous les jours on le voyait sortir de l'Hôtel-Dieu, avec un habit vert râpé, un mauvais chapeau, ses chaussettes tombant sur ses talons, quelquefois en sabots, emportant sous son bras le petit pain de deux sous que l'Hôtel-Dieu délivrait de temps immémorial au chirurgien en chef. Mais à la cour, où quand il sentait les regards du grand monde tournés sur lui, il tenait son rang avec dignité, et même au besoin avec magnificence. Il aimait à frayer avec la noblesse; quelquefois, à sa maison de campagne de Courbevoie, il donnait des dîners splendides à des convives choisis dans l'aristocratie, appelant chacun par son titre; et Breschet s'y trouva convié une fois, parce qu'on

pouvait l'appeler *monsieur le président de l'Académie de médecine*. Lui-même il attachait une haute importance à son titre de baron; ses moindres consultations et jusqu'à ses cahiers d'hôpital étaient signés : *baron Dupuytren*; on raconte même qu'un jour, à l'Hôtel-Dieu, un malade se désolant de ne le voir jamais s'arrêter à son lit, un élève lui suggéra l'idée de l'appeler *Monsieur le baron*, et que le stratagème eut le résultat désiré.

Tel fut Dupuytren comme homme; esclave et martyr de son ambition et de sa vanité, toujours à la poursuite de son but, toujours préoccupé de son rôle; à ce point qu'on a pu dire de lui que « ses actions les plus indifférentes comme les plus graves, la parole, les gestes, et jusqu'à certaines habitudes étaient le résultat de l'étude et du calcul ». Heureux encore si la science n'en eût pas souffert !

Lorsque l'on cherche à apprécier la valeur scientifique de Dupuytren, on est frappé tout d'abord de l'éclat qui l'entoura de son vivant, de l'admiration avec laquelle on parlait encore ses contemporains, puis du silence qui a suivi, et de l'ombre qui vingt ans après sa mort recouvre déjà cette grande renommée.

C'est qu'elle tenait en grande partie, pour la meilleure partie peut-être, à des qualités particulières, qui ne laissent après la mort qu'un souvenir vague et qui va s'effaçant tous les jours. Que reste-t-il des plus illustres professeurs, des plus éminents praticiens ? Or, dans l'une et l'autre catégorie, Dupuytren peut être placé au premier rang. Instruit à l'école de Corvisart, il y avait appris, comme il le dit lui-même, « à n'employer que des sens exercés, un jugement sain, et une logique sévère à la recherche des causes, des signes, de la marche et de la terminaison des maladies ». Il excellait surtout dans le diagnostic; ses interrogations étaient brèves, précises, allant droit au but; l'œil, la main, l'oreille venaient ensuite. Quelquefois un coup-d'œil jugeait la maladie; dans les cas difficiles, au contraire, il procédait avec réserve, gardant pour lui ses premières impressions, laissant parler les autres, et attendant que la méditation l'eût éclairé lui-même. Au bout de quelques jours, la lumière était faite; il lançait alors son diagnostic, établi sur des données si positives, et avec une rigueur de déduction telle, qu'il ne restait aucun doute dans les esprits. Ceux qui n'avaient pas suivi ce travail lent et persévérant de sa pensée le croyaient doué d'une intuition miraculeuse; et il en est resté des légendes qui prouvent bien l'enthousiasme de ceux qui les ont inventées. On raconte, par exemple, qu'à l'aspect d'une amygdale tuméfiée, il reconnut une hydatide, l'enleva; et le lendemain, sur une simple douleur du rein, annonça dans cet organe une autre hydatide dont l'inflammation amènerait la mort. L'auteur de ce récit dit avoir vu la malade, suivi la maladie; que demander de plus ? Or, la véritable

observation a été reproduite dans les *Leçons orales*; et il s'en faut qu'elle soit à l'honneur de Dupuytren. Il avait cru d'abord à un abcès de l'amygdale; après un premier coup de bistouri, il n'avait encore aucune idée de l'hydatide, qu'il ne reconnut que quand elle lui tomba dans la main. L'autre hydatide, qui n'était pas dans le rein, ne fut de même reconnue qu'à l'autopsie. Une autre histoire non moins célèbre est celle d'une jeune fille à qui il enlevait une tumeur fibreuse du cou, et qui mourut subitement entre ses mains, par un accident alors presque inouï. L'auditoire est consterné; lui seul, froid et calme, annonce à l'instant la cause de la catastrophe, l'introduction de l'air dans les veines; et cette leçon improvisée fut admirable. Voilà la légende; voici l'histoire. Cette observation fut communiquée à l'Académie par ordre de Dupuytren lui-même; on l'y voit, prenant part à la consternation générale, mettre en œuvre, pendant plusieurs heures, tous les moyens connus pour remédier à la *syncope et à l'asphyxie*; et, lorsqu'enfin il a découvert la nature de l'accident, il expose nettement comment il y est arrivé, *en examinant avec attention les circonstances qui ont accompagné et suivi l'opération, et en les comparant avec les résultats de l'autopsie*. C'était bien là du reste sa manière d'agir: aller lentement pour aller à coup sûr, et ne laisser au hasard que ce qu'il ne pouvait lui ôter. Encore ne fut-il pas toujours si heureux ou si sage; on l'a vu méconnaître la luxation la plus simple de l'humérus; faire deux opérations de hernie étranglée sur le même sujet pour un étranglement qui n'existait pas; et sur la fin de sa carrière, il portait de lui-même ce jugement: « *Je me suis trompé, mais je crois m'être moins trompé que les autres.* » Cette fois l'éloge ne dépassait pas la vérité.

Il était moins heureux à saisir les indications; il ne brillait pas non plus dans les opérations. Ses doigts un peu gros et courts, en partie dé garnis de leurs ongles qu'il avait l'habitude de ronger, étaient peu propres aux manœuvres délicates; mais de plus il ne se tenait pas au courant de la médecine opératoire; et l'on demeure stupéfait, par exemple, de le voir avancer, pour justifier la ligature de l'artère sous-clavière entre les scalènes, qu'en dehors de ces muscles *l'artère est tellement enveloppée par les nerfs du plexus brachial, qu'il est souvent difficile de l'en séparer*. D'ailleurs, il prisait peu la très-grande rapidité d'exécution, préférant la sécurité. Lorsqu'il opérait à l'amphithéâtre, il aimait à décrire la marche du couteau qu'il faisait agir; s'effaçant pour laisser mieux voir, au risque même d'une position gênée. On admirait son sang-froid; on l'eût loué bien plus, si l'on eût su ce qu'il lui coûtait. Peu de chirurgiens demeurent impossibles en face d'une opération périlleuse ou d'un revers inattendu; Dupuytren confessait qu'il n'avait jamais pu dompter ses

émotions. Mais, s'il n'était pas maître du dedans, il savait dominer le dehors, du moins tant qu'on le regardait; car un jour, seul avec M. Cruveilhier, il ne put retenir ce cri douloureux: *Oh! le chien de métier!*

Mais où il triomphait, c'était dans ses leçons cliniques. Tandis que quatre à cinq cents élèves s'empressaient, se précipitaient sur les bancs de l'amphithéâtre, il arrivait, d'un pas grave et lent, s'asseyait de côté, et, les yeux à demi fermés, commençait d'une voix si basse qu'à peine les plus voisins pouvaient l'entendre. Le silence se faisait à l'instant; alors il haussait la voix peu à peu, et finissait par se tourner vers son auditoire. Ce n'était pas une parole vive et éloquente; il avait peu de mouvements, peu d'images; mais une exposition claire et précise, avec un choix d'expressions souvent élégantes, et un tel enchaînement d'idées que tout le discours semblait dicté par une logique supérieure. Il a indiqué lui-même, en faisant l'éloge de Corvisart, comment il entendait l'enseignement clinique: « Il faut, sous peine de ne dire que des choses communes, sans utilité et sans intérêt, que le professeur ait la faculté de transporter en un instant toutes ses idées et tous ses moyens sur le sujet que le hasard lui présente. » Il évitait donc, par-dessus tout, les choses communes; sur chaque malade dont il faisait l'histoire, il avait soin de mettre en relief les points vraiment importants, glissant légèrement sur les autres; et avec son immense expérience, à peine y avait-il quelque affection chirurgicale qui ne lui fournit l'occasion d'observations neuves et intéressantes. Nombre d'idées ont été ainsi jetées au vent, et sont demeurées perdues; les *Leçons orales* n'ont guère donné que ce qui avait été saisi par les journaux, encore y a-t-il des oublis regrettables; et l'on ferait peut-être une moisson aussi abondante en fouillant les nombreuses thèses soutenues par ses élèves à la Faculté.

Ajoutez enfin qu'il recommença, avec plus d'éclat et de puissance, la tentative avortée de Desault, et qu'il éleva une école rivale en face de l'école du dix-huitième siècle, représentée par Boyer, Chaussier et Fourcroy avaient dicté à l'École de Santé ce programme d'une concision aphoristique: *Peu lire, beaucoup voir et beaucoup faire*. Ce sont bien là les premiers principes de Bacon; et Dupuytren s'y montra particulièrement fidèle. Bien plus, il avait appris de Corvisart qu'il ne suffit pas de rassembler les faits, mais qu'il faut les coordonner et en tirer des inductions; et il a écrit quelque part que « par sa doctrine seule, Bacon, qui ne fit aucune découverte, s'est associé à toutes celles du siècle dernier ». Mais en se rattachant ainsi à la doctrine de Bacon, cette dernière phrase prouve de reste qu'il ne l'avait pas suffisamment comprise. Entraîné par l'impulsion générale à laquelle, dans d'autres parties de la science, obéissaient Bi-

chat, Chaussier et Corvisart; poussé sans doute aussi par son propre génie, il dirigea la chirurgie dans la nouvelle voie, sans savoir qu'il avait quitté la voie ancienne. Élève de Boyer et de Sabatier, il reconnaissait l'un pour son maître, et se contentait d'être appelé *le successeur* de l'autre. Il se déclarait bien l'ennemi des systèmes, et insistait pour que la chirurgie s'éclairât à la double lumière de l'anatomie pathologique et des vivisections, mais c'était tout; et non-seulement il recevait sans examen les doctrines chirurgicales du dernier siècle, mais il en a émis quelquefois d'aussi hasardées. Il allait donc ainsi un peu au hasard, sans direction philosophique, sans avoir clairement la conscience de la portée de son rôle; aussi jamais n'abordait-il ce sujet dans ses leçons. Les disciples naturellement n'en savaient pas plus que le maître; et nous avons vu de nos yeux ce phénomène bizarre, qui toutefois n'était pas précisément inouï en chirurgie, d'une école nouvelle, ayant le sentiment de sa supériorité sur l'école ancienne, et qui, ne sachant comment l'exprimer, se rattachait uniquement à l'homme, et s'appelait l'école de Dupuytren. A ses adeptes ne manquaient ni le dévouement ni l'enthousiasme; faute d'un point de ralliement scientifique bien déterminé, ils en cherchèrent dans les signes extérieurs; Dupuytren portait habituellement un habit vert; l'habit vert devint l'uniforme obligé des jeunes chirurgiens; Dupuytren relevait son tablier d'hôpital jusque sous les aisselles; les hôpitaux furent encombrés de tabliers d'une longueur démesurée; quelques-uns, allant plus loin, copiaient ses poses, ses gestes, ses façons de dire, et jusqu'à certaines habitudes les moins faites pour servir de règle. Et comme, à défaut d'idée philosophique, il ne leur avait laissé non plus aucune de ces grandes idées chirurgicales dont l'application peut défrayer une génération tout entière, une fois mort, on les vit, stupéfaits, prêts à se débânder, comme s'ils avaient perdu leur drapeau; et ne comprenant bien qu'une chose, la nécessité d'avoir un chef visible, les internes de l'hôtel-Dieu imaginèrent, triste ressource, de faire asseoir Sanson sur le fauteuil de Dupuytren. Il avait formé des praticiens intelligents, mais pas un homme supérieur; et depuis longtemps l'école de Dupuytren est passée à l'état de souvenir.

J'ai dit qu'il n'avait pas laissé de grande idée chirurgicale; en effet, parmi tant de facultés précieuses, le don de la généralisation lui avait été refusé. Comme Corvisart, dans le portrait duquel il semble avoir voulu se peindre lui-même, il lui suffisait d'employer *une raison supérieure et des sens bien exercés à bien voir les faits particuliers, seule chose qu'il admit en médecine*; comme lui, il n'osait s'élever dans ses déductions au delà d'une certaine hauteur, *persuadé que nos jugements en médecine sont d'autant plus sûrs qu'il y a moins d'intermé-*

diaires entre eux et nos sensations. Aussi n'a-t-il laissé que des travaux isolés, sans relation entre eux, qui ne se relèvent que par leur nombre, et rien de ce qu'on puisse appeler une doctrine.

Ces travaux même laissent beaucoup à désirer. J'ai dit qu'il ne s'était pas toujours mis en garde contre les hypothèses. Pour en citer un exemple, il s'est attaché, avec toutes les ressources de son esprit, à signaler les causes qui font succomber plus d'amputés dans les hôpitaux civils que sur les champs de bataille; et il n'y aurait rien à dire à sa théorie, si, par malheur, il n'était démontré que les amputations des champs de bataille sont précisément les plus meurtrières. De l'école de Bacon, il avait bien cette ignorance qui se complait en elle-même, et regardant le passé comme non avenu, prétend par ses seuls efforts réédifier la science tout entière. Il se trouva donc fréquemment, lorsqu'il croyait émettre une idée nouvelle, n'avoir fait que reproduire une idée déjà ancienne. Cela peut arriver à tout le monde; mais le désappointement était si amer pour Dupuytren qu'il ne s'y résignait jamais, et qu'il luttait contre l'évidence, jusqu'à encourir le reproche de mauvaise foi. On a vu l'histoire de son *Mémoire sur la taille bilatérale*. Ce qui est plus triste encore, c'est que, si riche qu'il fût de son propre fonds, il n'hésitait pas à s'approprier les idées d'autrui qu'il trouvait à sa guise; ainsi la taille bilatérale ne fut pas le seul emprunt qu'il fit à Bécord; et il serait aisé de multiplier ces exemples.

Il est bien impossible aussi, quelque estime qu'on fasse d'ailleurs de son génie, de n'être pas frappé d'une sorte d'impuissance dont presque toute sa carrière porte l'involontaire aveu. Tout ce qu'il a tenté et qui exigeait une longue persévérance, hormis ce qui touchait à sa réputation et à sa fortune, a fini par des avortements. On a vu quel vaste développement il prétendait donner à l'anatomie pathologique, trop vaste peut-être pour un seul homme; mémoires, tableaux, traités prêts à paraître, de tout cela que reste-t-il? Rien. Son traité commencé de *Médecine opératoire*, a fourni tout au plus les prolégomènes de son édition de Sabatier. Il avait entrepris un *Traité des Maladies des Os*, qui s'est réduit à quelques prolégomènes imprimés en tête de ses *Leçons orales*. A l'hôtel-Dieu, il faisait recueillir les principales observations de son service immense; il les faisait transcrire dans de vastes registres in-folio, d'un format inusité, qui finirent par fournir, dit-on, une collection de plus de cent volumes; c'était la base d'un monument qu'il se proposait d'élever à la chirurgie; tout cela est resté stérile. A la vérité, il avait trouvé une excuse; il disait qu'il fallait écrire jeune, et qu'une fois arrivé à une haute position, on avait peu à gagner, beaucoup à perdre; il craignait de rester au-dessous de sa renommée. Une autre crainte, qu'il exprimait moins volontiers,

était celle de la critique, qu'il appelait de la malveillance. Mais il avait été jeune, et sa jeunesse n'avait rien produit; d'un autre côté, il avait produit dans son âge mûr, à la vérité le plus souvent sous la pression de l'ambition du moment; mais enfin il avait même montré quelquefois le prix qu'il attachait à ses moindres écrits, lorsqu'il publia dans le *Répertoire d'anatomie* un rapport sur une question de viol qu'il avait lu à la Faculté douze ans auparavant, et jusqu'à une simple consultation. Il y avait donc là une défaillance secrète, qu'il cherchait à se cacher à lui-même; et il faut bien reconnaître qu'en fait de science, sa volonté allait plus loin que son pouvoir.

Quoi qu'il en soit, pour les trois grands ouvrages qui portent son nom, la *Médecine opératoire* de Sabatier, le *Traité des blessures par armes de guerre* et les *Leçons orales*, il eut recours à des plumes étrangères; et y trouvait ce double avantage d'y parler de lui-même à la troisième personne, qui souffre l'éloge mieux que la première, et de mettre sous le nom d'autrui certaines assertions dont il pouvait avoir intérêt à repousser la responsabilité; il s'en expliqua même assez crûment avec les premiers rédacteurs des *Leçons orales*.

Mais le dernier trait caractéristique de l'homme, et non le moins déplorable, ce fut, dès que sa vanité se trouvait en jeu, le mépris le plus audacieux et le plus systématique de la vérité. C'était peu pour lui, à sa clinique, d'interrompre l'histoire des malades quand le succès lui avait fait défaut, de dérober les autopsies qui contraignaient son diagnostic; nous l'avons entendu dénaturer les faits les plus avérés pour pallier ses revers. Ses guérisons même ne lui suffisaient pas; il fallait qu'il en enflât le chiffre, pour avoir là aussi un air de supériorité. Aux rédacteurs de la *Médecine opératoire* de Sabatier, il faisait écrire qu'il obtenait de sa cannule, dans la fistule lacrymale, le plus constant succès; que dans la cataracte, six fois sur sept, il obtenait des succès complets; et ainsi du reste. Sa propre plume ne lui était pas moins libérale; ainsi, dans son *Mémoire sur la fracture du péroné*, après la statistique la plus maladroitement fabriquée qui fût jamais, après des annonces de guérisons impossibles, il termine par cette ligne malheureuse: «Aucune amputation n'a été faite primitivement ou consécutivement;» tandis que dès 1810 Pelletan lui reprochait d'avoir amputé, contre son avis, une pauvre femme, qui mourut vingt-quatre heures après. Il a fallu du temps pour éclaircir ce point délicat; mais, chose remarquable, ce fut lui-

même, sans le prévoir assurément, qui prit le soin de se ménager, après sa mort, le plus cruel des démentis. Par un article de son testament, il avait chargé MM. Bégin et Sanson de déterminer la publication de son *Mémoire sur la taille bilatérale*. Or, peu d'années auparavant, il avait hautement annoncé que cette taille entre ses mains sauvait 11 opérés sur 12. Ses consciencieux éditeurs, recensement fait de 38 opérations, trouvèrent sur ce chiffre 9 morts, près de 1 sur 4; il avait transformé les deux tiers de ses morts en guérisons.

Qu'on ne s'étonne donc pas si l'aurole qui entourait son nom a pâli; si la jeune génération chirurgicale, qui ne le juge que sur ses œuvres, pesant le peu qui nous reste de lui, incertaine de la légitimité de ses découvertes, plus inquiète encore de la sincérité de ses résultats, lui refuse le rang élevé que lui avaient trop complaisamment décerné ses anciens admirateurs. Cette réaction ne doit pas aller trop loin; mais elle est juste et d'un salutaire exemple; il ne faut pas prétendre à la gloire quand on n'a visé qu'à la célébrité.

J'ai indiqué dans cet article les principaux travaux de Dupuytren; ils sont disséminés dans le *Journal de Corvisart*, le *Bulletin de la Faculté*, la *Bibliothèque médicale* et le *Répertoire général d'anatomie*. Le *Mémoire sur la fracture du péroné* se trouve dans l'*Annuaire médico-chirurgical des hôpitaux de Paris*; le *Mémoire sur les anus accidentels* dans les *Mémoires de l'Académie royale de Médecine*, t. I, 1828; la plupart ont d'ailleurs été recueillis dans les *Leçons orales*, 2^e édition, 1834. — Ajoutez les publications suivantes: *Propositions sur quelques points d'anatomie*, etc.; thèse inaug.; — *Déposition faite à la Chambre des Pairs sur les événements de la nuit du 13 au 14 février* (assassinat du duc de Berry); 1820, in-8^o de 40 pages; — *Éloges de Corvisart et de Richard*, discours prononcé à la Faculté, le 22 novembre 1821; — *Notice sur Ph. Pinel*, 1826, in-4^o de 16 pages; — *Lettre à M. de Rothschild sur le choléra*; *Bulletin de Thérapeutique*, t. II, p. 90.

Salgues, *Notice apologétique sur Dupuytren*; Dijon, 1835. — Vidal de Cassis, *Essai historique sur Dupuytren*; Paris, 1835. — Pariset, *Éloge de Dupuytren*; Paris, 1836. — Brière de Boismont et Marx, *Notice histor. sur Dupuytren*, en tête des *Leçons orales*; 1839. — Bégin, *A. Paré et Dupuytren*, dans les *Annales de la Chirurgie*; 1841. — Cruveilhier, *Vie de Dupuytren*, extrait du *Plutarque français*; Paris, 1841. — I. Bourdon, *Illustres Médecins et natural.*; Paris, 1844, art. Dupuytren. — Bardinet, *Notice sur Dupuytren*; Limoges, 1853. — Maligne, *Souvenirs sur Dupuytren*; *Revue médico-chir.*; 1854.